

Poèmes

Michel Pleau

Number 68, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pleau, M. (1996). Poèmes. *Moebius*, (68), 89–92.

Poèmes

Michel Pleau

L'oubli lumineux de l'ivresse

derrière le mur
le soleil se lève rouge et dur
comme une brique
les parfums de l'effroi
dans la chair des heures

le désir de naître
s'absente un moment de la mort
et recommence une phrase
remplie d'ivresses et d'hivers enfermés
comme le mystère de l'arbre
au creux de ses branches

* * *

tu restes au bord de ta présence
échappes quelques empreintes
déplies l'existence
comme un paysage enfoncé ailleurs

le soleil cogne à la fenêtre
semblable au visage de la lumière
quelques fragments du ciel
noyés de souvenirs

sous ta main
la farine du hasard et les racines de l'être

* * *

les fenêtres dorment
et la nuit est en feu

tes silences pèsent dans ma main
tu as le visage encombré d'ombres

j'attends que tu parles
au fond des mots

* * *

le corps oublié et emmuré
le glas fait entendre le sable
la nuit enlace des fenêtres
que l'on reconnaît par leurs attentes

les derniers tremblements du ciel
et tout l'écho du bleu
tu connais la nuit des coffres
et les pierres négligentes
du nom des morts

j'en appelle à l'oubli lumineux de l'ivresse
au temps qui se noie dans mon verre

* * *

j'entends la mort cogner des clous
et refaire l'alphabet

c'est un temps de bières et de solitude
septembre traverse ses oiseaux
le blé ruisselle d'une lumière
que tu ne bois pas

le silence de tes lèvres
est un objet que tu renverses

Qui s'enfonce dans la nuit ?

bientôt le soleil s'arrêtera
sur tes épaules

la lampe refermera ses voyages
à l'intérieur d'une île en flammes
la terre découvrira une demeure
en marchant vers toi j'écraserai les ombres

* * *

le bleu du ciel
déboule de solitude
tu tournes autour du poème
la pluie et le parfum des arbres

au fond de la mer le ciel s'endort

tu souffles sur la fenêtre
qui s'enfonce dans la nuit

* * *

le sommeil camoufle peu à peu
la lenteur du décoffrement
le glissement des lampes

tu ignores l'architecture de la lumière

entends-tu le rond des mots
et l'écho des arbres
égaré au bord de la page

* * *

le dialogue de la terre
que l'on abandonne
au sortir de l'enfance

les morts ne dorment pas
ils continuent
d'enfoncer les rêves au fond de la voix

ailleurs le vent enivre les bateaux

* * *

les arbres cherchent leurs formes
autour de la nuit inexplicable

le temps est un écolier distrait
qui retourne à l'enfance

on entend le froid
délivré des lendemains
tu dépouilles la terre de sa révolte

* * *

la solitude de chaque arbre
dans sa lancée vers le ciel

le reste de cette nuit verrouillée
que tu échappes

au fond de tes yeux se referme le monde
nous marchons dans l'ombre de nos pas
le froid nocturne accable l'écriture
le rêve a le rire d'un couteau

tu replies tes paroles en ses feuilles
et le feu clôturé de l'heure
j'avance dans cette obscurité
qui n'ouvre pas ses bras

* * *

le temps laissera la mort dans son trou
je ferai de tes phrases un réservoir d'ombres
une demeure oubliée
tout cela martèlera le supportable
la lumière aura l'odeur de ce qui part

tes mots ignoreront leurs solitudes
et le langage de la durée

et ce poème n'en finira plus
de disparaître avec ton corps